

*J'AI TROIS ANS. Un homme qui me paraît immense entre dans la minuscule cuisine de l'appartement rue du Souci à Poitiers, me prend dans ses bras, je ne l'ai jamais vu. Ma mère me demande de l'appeler papa. C'est mon père.*

*C'est là que tout commence.*

*Il tient beaucoup de place dans cette pièce exiguë où ma mère et moi avons vécu jusque-là en symbiose. Il parle fort, envahit tout, dort avec elle. Mes nuits ne sont plus les mêmes, je n'ai plus accès au grand lit, le mien est au pied du leur, j'entends des bruits et des soupirs qui me troublent. J'ai le sentiment confus d'être loin d'eux, de perdre quelque chose à tout jamais sans savoir quoi exactement.*

*Dehors et dans toute la ville, les soldats allemands vont et viennent. Ils sont jeunes, parfois beaux, j'aime leurs uniformes et je m'élance souvent vers eux quand ils m'appellent en souriant, mais ma mère me rattrape et me serre si fort la main que je pleure. Ils sont en groupes et, le soir, ils chantent en marchant au pas dans notre quartier. Ils sont inaccessibles et mystérieux, on*

*dit les boches, on change de trottoir, ils sont servis avant nous dans les magasins, on dit aussi les fritz, ce mot me plaît. Ma mère a peur d'eux, pas moi.*

*L'étranger, c'est mon père. Il est l'envahisseur de notre univers à ma mère et moi. Je comprendrai plus tard que c'est la guerre. Il rentre de Beyrouth où il avait reçu ces quelques mots à ma naissance, « Fille tout bien », signés Muller, sans doute un ami. S'il était déjà venu à ce moment-là, je ne m'en souviens pas, je n'étais alors qu'un bébé.*

*Parfois, il me soulève dans ses bras, j'ai le vertige et je pleurniche. Il m'appelle goule pia dans ce patois saintongeais qu'il a toujours aimé et qu'il tentait d'apprendre. Plus tard, il m'assoit contre lui sur sa moto noire, j'aime l'odeur de tabac froid et de cuir, que je retrouverai dans les bras d'hommes aimés. Je ne sais pas encore que ma mémoire va garder la douleur d'un amour manqué, mais je saurai plus tard que, vivre à Paris, c'est un peu vivre dans son rêve.*

*Il est mort seul, à cinquante ans. Aujourd'hui, cinquante ans plus tard, quelqu'un que je ne connais pas me remet sur son chemin.*

IL Y A QUELQUES JOURS, depuis la terrasse d'un café, j'observais un homme assis sous un réverbère et lisant. Il n'avait rien d'un vagabond, il portait une casquette de tweed et un costume de velours qui lui donnaient une allure de gentleman-farmer. Je regrettais de ne pouvoir lire le titre du livre qui l'absorbait. Quelques passants se retournaient sur cette silhouette plutôt distinguée, assise sur le trottoir et plongée dans un ailleurs mystérieux.

Je pensais à la proposition d'un couple d'amis qui me mettait dans l'embarras. Ils me prêtaient leur nouvelle maison pendant leur absence de quelques jours, et m'avaient fait cette offre avec une insistance affectueuse qui d'emblée ne m'avait laissé aucune esquivé possible. J'avais dit oui, n'ayant pas eu le temps d'inventer un quelconque empêchement. Je ne connaissais pas cette maison et j'aimais tellement celle qu'ils venaient de vendre que je regrettais déjà ce oui,

comme si j'allais commettre une trahison en allant dans la nouvelle.

Je savais qu'elle se trouvait près d'un canal, ils m'en avaient déjà fait une description sommaire quelque temps auparavant, mais je n'avais retenu que la présence du canal et peut-être avais-je dit oui parce que je me souvenais de ce détail, c'était pour le canal que j'avais accepté, pour la douceur tranquille d'un canal. J'ai souvent rêvé de vivre dans une de ces maisons d'éclusier qui semblent se tenir hors du temps.

Leur ancienne maison n'avait pas de jardin, juste une petite cour étriquée dans laquelle s'entassaient cartons, bicyclettes et bidons, ainsi que quelques pots où mouraient des herbes folles. La brusque vocation de jardiniers qui semblait s'être emparée d'eux me laissait rêveuse.

Tout en réalisant que j'allais devoir assumer mon engagement, je ne pouvais détacher mon regard de l'homme absorbé par sa lecture et je pensais que, s'il avait été assis à la terrasse du café d'où je l'observais, je ne l'aurais peut-être pas remarqué, c'était bien son choix de s'installer sous ce réverbère qui avait attiré mon attention. Était-ce une façon d'afficher son mépris pour une société qu'il voulait tenir à distance, ou parce qu'il était tout simplement ce genre de fantaisistes qui

me séduisent d'emblée ? Ils sont si rares. De temps en temps un sourire apparaissait sur ses lèvres, un hochement de tête approuvait sans doute ce qu'il venait de lire.

J'essayais de me souvenir des recommandations que Pierre m'avait faites au sujet du jardin, d'une serrure et de la porte de garage de la maison en question, 4 rue du Moulin à T., et je voyais l'homme poser son livre, sortir une pipe de sa poche, la taper à petits coups sur la semelle d'une de ses chaussures, puis ouvrir un paquet de tabac et la bourrer avec méthode. Il reprenait ensuite sa lecture avec une nonchalance qui en disait long sur les délices de l'instant. Une fumée bleue se délitait dans la lumière blafarde du réverbère contre lequel il s'adossa en fermant les yeux, en rêvant peut-être. Les pages de son livre s'ouvraient comme une corolle. Je ne pouvais détacher mon regard de cette scène insolite et presque suspendue dans les airs. Il semblait flotter. Quelque chose me rapprochait de cet homme, quelque chose dont la force m'envahissait.

Puis le serveur était venu me demander de régler l'addition, j'avais fouillé dans mon sac et, lorsque j'avais de nouveau cherché l'homme sous le réverbère, il avait disparu. Je ne le voyais nulle part sur la place, j'avais couru jusqu'au coin de la rue, en vain. J'étais

retournée m'asseoir à la terrasse du café sous le regard méfiant du serveur et avais attendu qu'il revienne. Il n'était pas revenu.

J'avais longtemps cherché une ombre penchée sur un livre dans le halo d'un réverbère, mais les rues commençaient à être désertes et les quelques passants qui rôdaient encore n'appartenaient pas à ce monde irréel dont l'homme m'avait chassée en disparaissant.

Le lendemain, j'étais retournée dans le même café, à la même heure. L'homme n'était pas là, mais je l'avais soudain aperçu qui traversait la place, pipe à la bouche et tenant son livre. Il s'était installé sous le même réverbère en ignorant la foule bruyante et dissipée de la terrasse où je me tenais à nouveau à mon poste d'observation. Je ne savais comment approcher cet homme dont l'allure et le comportement m'intriguaient, ou plutôt me semblaient étrangement familiers, comme si à travers lui quelqu'un me rattrapait.

J'étais restée ainsi à suivre le moindre de ses gestes, les expressions de son visage où je devinais le plaisir et l'évasion que lui procurait sa lecture. À un moment, il s'était levé, avait posé le livre sur le trottoir et s'était dirigé vers le café. Je m'étais précipitée vers le réverbère et j'avais pu lire le titre, *Scènes de la vie de bohème*.

Lorsque j'avais repris ma place, il portait un verre de bière et regagnait son île secrète. Je ne le regardais plus de la même façon, je voyais soudain une autre silhouette, je me souvenais de ce même livre qui traînait sur un rayon du bureau de mon père et que je n'avais pu ouvrir jusque-là. Il en avait parlé une ou deux fois comme d'un livre qui était toute sa jeunesse, mais c'était une allusion fugitive qui n'autorisait pas qu'on s'immisce dans cette intimité. Pour moi, il était resté une sorte d'interdit, le monde secret de l'homme inaccessible qu'il avait toujours été.

Je devais partir quelques jours plus tard dans la nouvelle maison de Jeanne et Pierre, 4 rue du Moulin à T., et décidai d'emporter le livre de Murger enfoui depuis des années dans ma bibliothèque, en attente sans doute d'un jour comme celui-là.